





*Skye*

Céline E. NICOLAS

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des évènements ou des lieux réels ne sont utilisés que pour servir cette histoire. Tous les noms, personnages et évènements sont le produit de mon imagination. Toute ressemblance avec des personnes, et des évènements serait totalement fortuite.

**AVERTISSEMENT AUX LECTEURS :**

**Ce livre comporte des scènes érotiques explicites  
pouvant heurter la sensibilité des jeunes lecteurs  
Âge minimum conseillé : 18 ans**

Ce roman utilise l'orthographe réformée (depuis 1990).  
Les accents sur certains mots ont donc été ajustés à ces règles.

Droit d'auteur  
Céline E. Nicolas, 2020  
Tous droits réservés  
ISBN . 979-10-359-2878-0

Graphisme : M.A. VISION  
Photographies : Adobe stock et Depositphotos

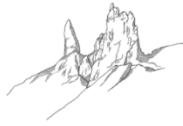
Dépôt légal : Octobre 2020

*« Dans mon sang, la noirceur héritée  
Distille son venin, d'une létale douleur  
Dans mon cœur, la honte du passé  
Obscurcit mon âme, la privant de lueur. »*

William Anderson



# Prologue



Il y a 6 ans...

## William

Cette fête est vraiment dingue. Près de la piscine, d'immenses enceintes crachent un super son, et mettent une ambiance de folie. Les filles en robes courtes ou en bikinis se déhanchent au rythme de sa musique enflammée. L'alcool coule à flots. Tout le monde rit, danse, baise... Le couple qui est dans le canapé a d'ailleurs l'air de faire les trois en même temps.

Mon cœur bat si fort que j'ai peur qu'il sorte de ma poitrine. J'ai l'impression d'être le roi du monde. Tous m'entourent et m'admirent. Les filles me lorgnent d'un œil plein d'envie et je ramasse celles qui me plaisent pour les prendre à la va-vite dans un coin. Mes potes de l'équipe de foot sont éparpillés un peu partout dans la villa.

La société d'évènementiel que mon père a embauché pour organiser cette sauterie a super bien géré. Je n'ai eu qu'à expliquer à la nana ce que je voulais et elle s'est occupée du reste.

C'est mon petit cadeau de fin d'année. Mes études sont loin d'être terminées, mais, selon mon vieux, il faut que je goûte aux fruits de nos efforts. C'est le meilleur moyen de savoir à quel point les sacrifices que nous devons faire parfois sont peu de choses par rapport au bonheur que l'on peut en tirer. Je bosse assez dur à l'université pour me montrer digne de prendre sa suite dans l'entreprise familiale. À vingt-trois ans, je suis déjà milliardaire, j'ai des parts dans sa société et je compte bien continuer à la faire prospérer quand mon tour sera venu.

Pas trop de drogue, des préservatifs à disposition dans de grands saladiers dispersés un peu partout et un service de sécurité en civil infiltré dans la soirée pour éviter tout débordement. Voilà mes seules restrictions.

Le temps de m'enfiler le seul rail de coke que je vais m'autoriser pour la soirée, et me voilà remonté à bloc.

De retour vers la piscine, je me laisse emporter par la musique. Je me déhanche sur le son incroyable que nous envoie le DJ, qui est une des nouvelles stars d'Ibiza. Les filles se frottent à moi comme des chattes en chaleur. Je crois, d'ailleurs, que j'ai déjà sauté la blonde qui me colle, un peu plus tôt dans la soirée.

Putain, j'ai chaud.

Sans réfléchir plus, je prends mon élan, et saute dans la piscine atterrissant au milieu des corps à moitié nus, sous les acclamations de mes invités. Mes fringues sont foutues, tout comme ma Rolex et mon smartphone. Ça

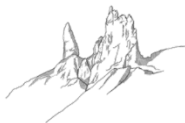


n'a aucune sorte d'importance. J'enverrai l'assistant de mon père les remplacer dès demain.

Il avait raison. Cette soirée me montre ce pourquoi je dois me battre toute ma vie. Je veux qu'elle soit une succession de bonheurs comme celui-là.



# Chapitre 1 : Le dragon de New York



Aujourd'hui...

**Emmy**

— Debout Emmy !

— Mmm

— Lève-toi ! Tu vas encore être en retard et le dragon ne va pas te louper !

— Juste cinq petites minutes...

— Non Emmy, il faut que tu te lèves maintenant. Ça fait déjà trois fois que tu me dis que tu te lèves dans cinq minutes. Tu ne crois pas que tu abuses ? Une heure trente pour émerger, c'est beaucoup quand même !

J'ouvre doucement les yeux, m'arrachant à la douceur de mon lit, dont la température est idéale, la douceur de mes draps et la bonne odeur d'assouplissant.

— T'es vraiment pas cool...

— Je le suis plus que ton dragon, et je préfère te sortir du lit que te ramasser à la petite cuillère ce soir quand tu rentreras du boulot !

Il faut avouer que les arguments de Cathy sont de poids. Je repense à ma patronne, Sandra Lewis, dit, le dragon. Sous son air de petite brune aimable qu'elle réserve aux auteurs, c'est un véritable tyran. Elle nous parle comme si nous n'étions que des dégénérés consanguins. C'est d'ailleurs le terme qu'elle a employé plusieurs fois, pour parler de nous lors de la dernière réunion « Anderson ».

Tendant mollement la main, je me saisis de mon smartphone et commence à me balader sur les réseaux sociaux, tentant d'émerger doucement. Mes rideaux fermés laissent passer les rayons du soleil matinal de Harlem, dans ma petite chambre de cinq mètres carrés. Ici, ma vie tient dans un mouchoir de poche. Un lit, un bureau minuscule, sur lequel est installé mon ordinateur portable et une petite penderie intégrée dans le mur qui contient tous mes effets personnels. Cette colocation qui ne devait durer que le temps de mon stage de fin d'études est devenu mon chez-moi. Un jour, je trouverai mieux, quand j'aurai le temps de chercher un autre boulot et que je ne travaillerai plus pour cette prestigieuse, mais horrible maison d'édition. « Chez nous, le maître mot est l'excellence, rien de moins ! ». Quand on voit les livres que sort l'auteur star, c'est d'un déprimant...

Soudain, je réalise. Merde. Nous sommes le dernier jeudi du mois, le jour du meeting<sup>1</sup> « Anderson ». Nom d'une paupiette ! Tout le bureau va être complètement hystérique et la dragonne sera d'une humeur massacrante. Je n'ai pas intérêt à faire un pas de travers. Nous devrions recevoir le dernier manuscrit de la star, que je vais devoir lire, malheureusement. Pourquoi n'ai-je pas été prise dans la petite maison d'édition spécialisée dans la romance ? De jolies histoires d'amour, ça c'est mon truc !

Comme si j'avais le diable aux fesses, je saute du lit, fonce droit dans la douche, puis avale un café rapidement. Pas le temps de réfléchir à une tenue sophistiquée, tant pis. Ça sera jean et teeshirt. De toute façon, c'est la tenue la mieux adaptée à mes journées de boulot qui se suivent et se ressemblent. Depuis que j'ai démarré cet emploi de community manager<sup>2</sup> chez Talshay Publishing, j'ai l'impression d'être emportée dans un quotidien qui me dépasse. Plus d'un an que je travaille dans cette boîte, menant un train de vie complètement fou. Au point que je me demande si je travaille pour vivre ou l'inverse.

---

<sup>1</sup> Réunion

<sup>2</sup> CM ou animateur de communautés web, est un expert des communautés en ligne. Son rôle est de fédérer une communauté d'internautes autour d'un intérêt commun et d'animer les échanges sur ce thème, tout en veillant au respect des règles de bonne conduite au sein de la communauté. Le community manager a pour mission principale de développer la présence de l'organisation dont il se fait le porte-parole (marque, association, personnalité...) sur les médias sociaux.

J'embrasse à la va-vite ma sauveuse qui m'a sortie du lit à temps. Un rapide coup d'œil à la chambre voisine de la salle de bain. La porte de Matt est ouverte. Il n'est pas encore revenu du travail. Sa chambre est dans un ordre parfait, chaque chose bien rangée.

— À ce soir ma belle !

— Oui à ce soir Cathy. Merci de m'avoir sortie du lit.

Mon amie me lance un de ses sourires maternels. Que ferais-je sans elle ? Nous nous sommes rencontrées alors qu'elle terminait ses études de notaire, dans une école qui se trouve dans ma petite ville. Une fois son diplôme en poche, elle a trouvé rapidement du travail dans un cabinet de la grosse pomme<sup>3</sup>. C'est pour ne pas me séparer d'elle que j'ai choisi de faire mon stage à New York. Pour elle et pour mes envies de vivre une vie plus trépidante que celle de mon petit patelin de moins de trois-mille habitants. Je rêvais de cette vie qu'on voit à la télé. Que mon quotidien soit de marcher sur ces avenues aux noms célèbres, me promener dans Central Park et peut-être même y rencontrer l'amour, comme dans les romans. Elle avait trouvé cette colocation, idéalement située à une petite demi-heure du cœur de Manhattan en transport en commun. Une véritable aubaine. Certes, pour le prix de la location, j'aurais un emprunt pour une immense maison dans mon village

---

<sup>3</sup> New York doit son surnom de « Big Apple » (la « grosse pomme ») à un célèbre journaliste sportif américain des années 20. John J. Fitz Gerald couvrait pour le New York Morning Telegraph les courses hippiques, très populaires à l'époque.

natal, comme la plupart de mes amis d'enfance, mais c'est le prix de la vie à New York.

Matt venait de racheter ce logement à ses parents. C'était sa maison d'enfance et il ne voulait pas s'en séparer, c'est un sentimental. Pour payer les charges, il l'a légèrement transformé pour y faire trois chambres, un salon/cuisine et une salle de bain. Malgré la très longue liste de potentiels colocataires, il nous a choisies toutes les deux. Je pense que le diplôme de notaire de Cathy et notre longue amitié était un gage, pour lui, d'être payé et de ne pas avoir deux furies qui se crêpent le chignon chaque matin.

Nous travaillons tous à des horaires différents et ne faisons que nous croiser, mais nous nous complétons bien. La colocation se passe généralement agréablement. Matt est arrangeant, facile à vivre, ordonné et c'est un véritable cordon bleu. Cathy a ce don de mettre de la bonne humeur à toute heure du jour ou de la nuit et moi... je suis le mouvement.

Dans le métro, je me prépare psychologiquement à ma journée de travail. Les gens qui m'entourent tirent une tête de six pieds de long. Je pensais vivre une vie palpitante à New York, je ne m'attendais pas à ça. J'ai quitté le calme de ma petite ville du Vermont, pour entrer dans ce tourbillon éreintant de la course à la performance.

J'arrive au pied du building dans lequel je travaille. En plein dans le Midtown East, le quartier d'affaires de Manhattan. Il y a des gratte-ciels à perte de vue, tout de verre et d'acier. Tout ici est source de bruit, de lumière

ou d'odeur, à croire que les New Yorkais sont terrorisés par le calme. Je me laisse porter par le flux de la foule de travailleurs en costumes sombres, ne sortant du rang que pour entrer dans le hall de l'immense immeuble, avec une poignée d'autres passants.

Je passe mon badge pour déverrouiller l'ouverture du petit portillon sous l'œil mauvais du vigile qui nous observe tous comme si nous étions des terroristes en puissance.

Autour de moi, je reconnais chacun des visages que je croise le matin, le midi ou le soir, pourtant, je ne connais le nom d'aucun d'entre eux. À Royalton, tout le monde se connaissait. Je trouvais ça horrible, à l'époque, car tout le monde était au courant de tout, mais ici, nous vivons dans une étrange proximité anonyme, chacun vivant dans sa bulle sans se soucier des autres. Je suis persuadée que si je m'écroulais à même le sol dans cet ascenseur, les autres occupants me marcheraient dessus, sans me venir en aide, pour ne pas nuire à la productivité de leur journée.

Douzième étage. J'arrive enfin au bureau de Talshay Publishing. Sous ce nom rutilant, un grand open space. Huit rangées de six bureaux, plus le mien. J'ai été ajoutée en bout de ligne, précipitamment, ce qui fait que mon siège est en plein dans le passage et que chacun peut voir ce que je fais. C'est clair, cet endroit n'a pas été aménagé par un architecte d'intérieur feng shui.

Tout au fond, deux bureaux vitrés, dont celui de la dragonne, et la salle de réunion. Juste à côté se trouvent les toilettes qu'ils utilisent le moins possible, comme si



le fait d'aller faire pipi était un manquement professionnel. On y va que quand vraiment on ne peut plus tenir. On ne quitte notre poste de travail qu'à la demande de la dragonne ou pour manger vite fait le midi.

Mes baskets couinent sur le sol en simili parquet, authentique plastique. Mes chers collègues me lancent des regards réprobateurs. On se croirait dans une bibliothèque. Le silence est de mise et seul le bruit des claviers et des sonneries de téléphone est acceptable. Nous ne communiquons entre nous que par mail ou en chuchotant. Aujourd'hui, l'ambiance est encore plus lourde et extrêmement tendue. Pas de doute, c'est un jour « Anderson ». Un parfum d'excitation flotte dans l'open space, ainsi qu'une vieille odeur de transpiration provenant de Harry, le comptable aux cheveux gras.

Je m'installe à mon bureau, rangeant mes affaires dans mon tiroir. Il fait déjà une chaleur étouffante. Le soleil crée un effet de serre et malheureusement, je suis loin des deux petits climatiseurs censés nous rafraîchir.

— Emmy, tu es prête pour la réunion avec l'équipe marketing, qui a lieu dans trente minutes ?

Dès le premier jour, Leslie m'a prise sous son aile. Âgée d'une petite quarantaine d'années, elle a vendu son âme à cette maison d'édition, au grand désarroi de son mari et de ses deux enfants. Elle m'a aidée à ne pas me faire dévorer par le reste de l'équipe, ce dont je lui suis particulièrement reconnaissante. Elle est totalement accro aux livres édités par cette entreprise. C'est une grande fan de thrillers. Elle qui a l'air si douce

et joviale, je ne comprends pas comment elle peut aimer lire des horreurs pareilles.

— Oui, je suis prête.

De toute façon, vu ce que veut dire « community manager » dans cette entreprise, je ne peux qu'être prête. Mon poste est bien différent de ce que mon école de communication m'avait vendu. Je me voyais gérer l'image de la société sur les réseaux sociaux, étant source de propositions et insufflant des idées novatrices, mais la réalité m'a bien vite rattrapée. J'ai signé ici pour mon stage, puis on m'a proposé une place, c'est comme ça que je me suis retrouvée à ce même bureau depuis plus d'un an, regardée d'un mauvais œil par mes collègues, qui voient en moi la petite jeune payée à se balader sur le web, poster des messages et des blagues rigolotes sur Internet.

— Tu crois que ça va être pour aujourd'hui ? J'ai tellement hâte !

Je ne comprends absolument pas l'enthousiasme de l'équipe pour les romans de l'écrivain star de cette boîte : William Anderson. Un vieux qui doit avoir au moins soixante ans, qui écrit des trucs sinistres et flippants. C'est vrai que cette maison d'édition est spécialisée dans les thrillers, et que cet auteur représente les meilleures ventes dans le style, mais moi je ne m'y fais pas. Je suis obligée de lire tous ses livres, car je suis chargée de répondre à ses fans sur les réseaux sociaux, en me faisant passer pour lui. Même mes répliques ont été savamment préparées par l'équipe marketing. Je dois piocher parmi un catalogue de trois-

cents réactions types pour ses fans. Tout est classé par catégories : questions, remerciements, demandes en mariage...

Il semblerait que quand on est un auteur connu, on n'ait plus à s'abaisser à répondre au petit peuple que représente son lectorat. Je trouve ça pathétique. Ces pauvres gens envoient des messages passionnés et lui n'en prend jamais connaissance. Il n'en lit aucun et il s'en fout comme de l'an quarante. Non, en fait, je crois qu'il s'intéresse plus à l'an quarante qu'à ses lecteurs.

Personne n'a le droit de chercher à le contacter, tout passe uniquement par la directrice de la maison d'édition : Sandra Lewis. Elle doit être l'unique personne à être digne de lui parler. D'ailleurs, ici, personne ne l'a jamais rencontré.

Il écrit généralement deux livres par an. Nous sommes toujours en attente du tout dernier. Il a près de deux mois de retard, mais pour monsieur Anderson, nous nous plions à ses petits caprices. Un autre auteur se serait fait virer, mais pas lui.

J'ai à peine eu le temps de faire le point sur les derniers mails reçus que Leslie me fait signe.

— Allez Emmy, c'est l'heure !

Elle a le sourire jusqu'aux oreilles. La « Team Anderson » convoquée dans l'aquarium. Tous attendent de savoir si nous allons avoir l'immense honneur de prendre connaissance de son nouveau roman. Personnellement, je préférerais qu'il attende encore un

peu, je n'ai pas fini de lire la dernière romance que je me suis achetée et je ne suis pas pressée de me pourrir les idées avec ses histoires lugubres.

Nous rejoignons Sandra dans la salle de réunion, chacun se précipitant sur les chaises les plus près d'elle, afin de lui lécher les bottes.

Comme à mon habitude, je me mets le plus loin possible, près de Leslie, carnet en main, prête à prendre des notes ou gribouiller en faisant semblant d'écouter.

Je ne sais pas ce que je lui ai fait, mais je crois qu'elle n'a jamais pu me sentir, à se demander pourquoi elle m'a offert ce contrat. Elle me lance son regard sévère alors que je n'ai encore rien dit ou fait.

Ce boulot est une opportunité en or pour moi. Certes, je suis traitée comme de la merde, mais tout ce que touche Sandra se transforme en or. Avoir survécu quelques années dans cette boîte est un véritable atout sur mon CV et malgré l'ambiance épouvantable qui règne ici, j'en apprends énormément sur les métiers de l'édition.

Ses lèvres fines sont pincées. Elle nous observe comme si nous étions une sorte de ménagerie idiote et s'adresse à nous par des phrases courtes et sèches. Elle doit avoir un forfait limité de formules gentilles dans le mois, qu'elle conserve pour les auteurs et ses clients.

Ses cheveux fins et noirs sont attachés en une queue de cheval de laquelle, aucune mèche ne dépasse. Je ne saurais même pas lui donner un âge. Trente-cinq ?

Quarante ? Quarante-cinq ? Difficile à dire. Elle se tient toujours bien droite et nous regarde de haut comme si nous lui étions inférieurs en tout.

— Emmy, va nous chercher des cafés !

— Quoi ?

Plongée dans mes idées, je n'ai pas fait attention que l'œil de Sauron<sup>4</sup> s'était posé sur moi.

— Café !

— Ah... euh... oui... neuf c'est ça ?

— Bravo. Maintenant que tu nous as montré l'étendue époustouflante de ton talent à pouvoir compter jusqu'à neuf, tu vas les chercher ?

Comme d'habitude, elle m'agace, et je fulmine. La rage monte en moi, mais j'ai trop à perdre si je me rebiffe. D'ailleurs je n'ai aucun mot qui me vient à l'esprit pour répondre. Cette fameuse phrase cassante que certains crachent immédiatement ne me viendra certainement que cette nuit. Alors, je fais comme d'habitude : je serre les dents, baisse les yeux et me lève pour aller chercher les tasses du précieux breuvage.

Les trois dindes de l'équipe marketing se marrent. J'ai envie de les tuer à coup de talon aiguille. Enfin, pas les miens, je n'en porte pas, mais les leurs. Elles

---

<sup>4</sup> Personnage de fiction issu du légendaire de la Terre du Milieu créé par l'écrivain britannique J. R. R. Tolkien.

s'habillent tout le temps en tailleurs sombres hors de prix, avec des chaussures qui coutent un mois de mon salaire. Je détonne un peu dans le lot. Je ne m'habille qu'avec des tenues que j'aime : petits hauts colorés, jean, baskets et un amour inconditionnel pour les paillettes.

Le temps de faire couler les cafés, lorsque je reviens, la réunion est déjà bien avancée. Les garces ne m'ont pas attendue. Je n'ai donc pas entendu les premiers éléments. Quelques regards méprisants me rappellent la place qu'elles m'accordent ici, situé entre la valeur sociale du cloporte et de l'assistant stagiaire.

Sandra continue son exposé, sans m'accorder la moindre importance. Heureusement, je pourrai compter sur Leslie pour me rapporter ce que j'aurais pu louper d'intéressant.

La bonne nouvelle, c'est que vu l'air contrit qu'ils affichent, je suis persuadée qu'Anderson n'a toujours rien envoyé. Voilà enfin une nouvelle qui illumine ma journée.

— Nous devons donc continuer à communiquer largement pour booster les ventes du dernier livre de William Anderson, qui est sorti voilà huit mois. Quelqu'un a une idée ?

L'équipe marketing va encore monopoliser l'attention avec leurs idées à la con. Je me demande d'ailleurs pourquoi nous sommes tous rassemblés là, vu que ce sont toujours les trois mêmes qui parlent. La pauvre Leslie s'occupe de la mise en page des romans, il

y a aussi la graphiste, la correctrice, la secrétaire de direction, et moi.

Des idées, j'en ai à la pelle, mais elles ne passent jamais et m'attirent les foudres des trois harpies de la communication. J'ai donc pris mon parti de fermer religieusement ma bouche, en attendant qu'elles présentent leurs idées d'un autre siècle.

— Nous pourrions changer la couverture ?

— Le livre n'a que huit mois, c'est trop tôt !

— Et si on faisait un jeu concours pour le gagner ?

— On en a déjà fait un le mois dernier.

— Une interview ?

— Et pour dire quoi ? Que nous n'avons pas la moindre trace d'un manuscrit en main ? C'est drôlement malin ! Personne n'est capable de me pondre une idée valable dans ce groupe ? Emmy ! Au lieu de dessiner des arcs-en-ciel sur votre carnet, vous n'avez pas une idée lumineuse ? Si vous n'êtes pas plus utile que ça lors de nos réunions, je pourrais tout aussi bien poser une plante verte sur votre siège, elle aurait au moins le mérite de décorer joliment l'endroit !

Les larmes me montent aux yeux. Comment puis-je me laisser blesser aussi facilement par cette femme ? Merde. Je dois les avaler le plus vite possible. Ici, être faible c'est être morte. J'ai toujours rêvé de travailler

dans une maison d'édition, je ne peux pas laisser échapper mon rêve.

Les mains tremblantes et la voix aigüe, je tente d'exposer une idée.

— Nous pourrions organiser un nouveau shooting photo pour préparer quelques tranches de vie. Les lecteurs en sont friands. Des clichés dans son bureau par exemple. On pourrait peut-être montrer qu'il est en plein processus de création et que le prochain roman est tellement incroyable qu'il met plus de temps à l'écrire.

Le dos vouté, je me prépare à entendre les moqueries de toute l'équipe, mais rien ne vient.

Sandra me regarde, les yeux ronds. Ce qui pourrait s'apparenter à un sourire ou à un rictus de douleur lié à une crampe d'estomac se dessine très légèrement sur ses lèvres.

— Ça me plaît ! C'est parti. Vous contactez Robert Walter, réservez le studio et on fait le shooting ASAP <sup>5</sup>!

Aussitôt sa phrase terminée, nous déguerpissons telle une envolée de moineaux et courrons vers nos tâches respectives. Pour la première fois, le dragon a accepté une de mes idées. J'en suis complètement stupéfaite. L'œil mauvais de mes collègues m'inquiète un peu. Je sens qu'elles vont me le faire payer au centuple...

---

<sup>5</sup> As soon as possible : aussitôt que possible.



De mails, en publications sur les réseaux et en surveillance de l'e-réputation de la société et de ses auteurs, la journée passe à une vitesse folle. J'ai à peine le temps d'avaler un sandwich le midi. Comme à mon habitude, je vais au Starbucks du coin pour m'acheter le café qui me servira de dessert et profiter de leurs toilettes. Oui, c'est idiot, je sais, mais c'est mon quotidien dans ce monde de cinglés.

Les lecteurs semblent aussi attendre le nouveau livre avec la plus grande impatience et les messages pour Anderson n'arrêtent pas de tomber. Entre ça et les appels à textes, les messages destinés aux auteurs ou à Sandra, j'ai l'impression d'être une cyber hôtesse d'accueil, transférant les messages à chacun.

Je remarque qu'il commence à y avoir un petit buzz sur notre petit nouveau. Le numéro deux vient de lancer son troisième roman chez nous et vu le nombre de partages, je crois qu'il est important d'en informer Sandra. Je ne me risquerai pas à aller la voir en personne pour lui annoncer la nouvelle. Je me contente de lui envoyer un mail pour la tenir informée. Commenant à la connaître, je lui apporte des faits et vais droit au but. Je lui donne les chiffres, les liens et lui crée même un petit histogramme du nombre de visites sur le compte Instagram de ce nouvel auteur.

Évidemment, elle ne me répondra jamais et enverra un mail groupé à l'équipe « Whiteheart » en s'appropriant le travail de recherche et d'analyse que j'ai fait pour elle. Je me retiens de toute mes forces de me lever de ma chaise pour aller lui dire ma façon de penser. Leslie sent que quelque chose ne va pas et me

fait un petit sourire qui me laisse entendre qu'il faut que je laisse couler. J'inspire et expire profondément une dizaine de fois, jusqu'à retrouver mon calme intérieur.

Lorsque la journée se termine, je reçois un mail m'informant que dès demain 10 h, nous commencerons le shooting photo avec Robert et que nous ferons des prises de vue toute la journée au studio.

Je réalise soudain que demain je passerai presque toute la journée au studio photo, loin du dragon et que le soir même je serai en vacances. Dès samedi, je prends la route avec Cathy, direction le Vermont, pour fêter mes vingt-cinq ans comme il se doit. Avec toute ma famille et mes amis qui ont préparé une fête spécialement pour moi. Byebye New York, bonjour Royalton ! Je n'ai pas eu une seule journée de repos en dix-huit mois et je compte bien profiter de ma semaine de vacances.

Chaque bureau devant rester parfaitement en ordre, je range mes affaires, attrape mon sac et quitte le bureau rapidement, nez au sol et tentant de me faire la plus invisible possible. Il est 20 h et pourtant, certains semblent se préparer à dormir ici. Il ne faut pas être le premier à quitter le bureau au risque d'être mal vu. Rester tard le soir est un signe d'engagement professionnel et personne ne compte ses heures.

La tombée de la nuit apporte un peu de fraîcheur dans les rues toujours bondées. Cette ville ne dort jamais, c'est ce qui m'attirait à l'origine. Aujourd'hui, je trouve ça déprimant. Jours, nuits, semaines, mois et

saisons s'enchainent à une vitesse étourdissante ne laissant que peu de répit pour reprendre son souffle.

Dans le métro, je constate que la population de travailleurs semble être la même que celle de ce matin. Un grand wagon d'anonymes quotidiens qui semblent à peine tenir debout alors qu'il n'est pas si tard.

Quand j'arrive finalement à l'appartement, je peine à monter les trois étages de l'immeuble. Je me traîne.

Une bonne odeur de nourriture italienne flotte dans l'escalier. Immédiatement, mon pas se fait plus léger et plus rapide. Pourvu que ça vienne de mon appartement ! Plus je monte, plus je reconnais le délicieux parfum des pâtes fraîches, de la sauce bolognaise qui a mijoté avec amour et de la viande. Je salive d'avance lorsque j'ouvre la porte et c'est l'arôme de toute l'Italie qui a envahi le logement. Spaghettis à la bolognaise !

Matthew et Cathy ont déjà mis la table et m'attendaient pour manger.

— Je me suis dit que pour une journée Anderson, c'était une bonne idée de te préparer ton plat préféré...

Les petites attentions de mes colocataires me feraient monter les larmes aux yeux. Ils ont même prévu un énorme sachet de parmesan râpé rien que pour moi.

— Je t'ai cuisiné ta sauce préférée, ma belle. Fais-toi plaisir.

Je jette mes affaires sur le canapé et m'installe avec gourmandise devant mon assiette.

Parfois, je m'inquiète d'avoir un tel colocataire. Le jour où il trouvera quelqu'un, notre colocation s'arrêtera. Nous devons trouver un nouvel endroit pour vivre et retrouver un colocataire comme lui sera bien difficile.

Ses grands yeux bleus me scrutent attendant mon verdict sur sa recette du jour. Comme d'habitude, elles sont délicieuses et la tonne de fromage que j'ai mis dessus fond délicatement.

— Matt ! Elles sont délicieuses !!!!

Je pousse un soupir de plaisir. Rien que cet instant me donne une bonne raison de tenir ce rythme de folie New-Yorkaise.

— Tu vois, je te l'avais dit qu'il fallait lui faire des spaghettis. Maintenant elle est bien.

La soirée continue en douceur. Chacun racontant ses aventures du jour ou de la nuit pour Matt. Il est maïeuticien, et fait naître des bébés chaque nuit, accompagnant les parents dans l'arrivée du nouveau membre de leur famille. Je me doute que ses grands yeux bleus doivent rassurer les mamans chaque nuit. J'ai l'impression qu'il vit chaque naissance comme s'il s'agissait de la mise au monde de son propre bébé. Je n'ai jamais vu un homme qui aime autant les enfants que lui.

Lorsqu'il me raconte la dernière naissance de la nuit, il me dégouterait presque de mon assiette pleine de sauce pourpre. Presque... mais on ne rigole pas avec les spaghettis !

Cathy est tout son inverse. Pour elle, c'est tout décidé. Elle ne veut pas d'enfant. Sa carrière prime avant tout. Elle ne se voit pas élever un bébé, d'ailleurs, elle n'aime pas les « gosses ». Pour elle, c'est bruyant, ça coute cher et tu n'as aucune garantie de retour sur investissement.

— Aujourd'hui, j'ai accueilli une famille pour un décès. Les descendants se sont limite étripés dans mon bureau pour savoir qui récupérerait les affaires du vieux. Vous imaginez, ils ne sont jamais venus le voir dans sa maison de retraite, et là, ils se battaient pour savoir qui aurait l'écran plat. Ils ont pourtant hérité d'une belle somme chacun, mais non, il leur en faut toujours plus.

— Mais toutes les familles ne sont pas comme ça... Regarde, j'ai pu racheter cet appartement, et j'ai même donné une part à ma sœur, tout s'est bien passé...

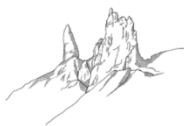
— Oui, mais sache que ça n'est pas le cas pour tout le monde.

Quand je pense à mes collègues de bureau, je crois qu'ils seraient prêts à tout pour récupérer mon dévidoir de ruban adhésif. Malheureusement, il me semble que Cathy a raison, il y a peu de belles personnes dans cette ville. Heureusement que mes amis sont là pour contrebalancer un peu l'égoïsme général de cette ville

qui vous avale, vous digère et vous recrache quand vous n'êtes plus bon à rien.

Demain s'annonce être encore une journée éprouvante, heureusement que je vais pouvoir revoir l'une des belles personnes qui illumine mon quotidien de travail.

## Chapitre 2 : La team Anderson



### Emmy

Dès mon arrivée, je peux percevoir la tension qui émane du bureau. Toute la team Anderson court dans tous les sens. Je remarque même que certaines brassent volontairement de l'air pour faire croire qu'elles sont débordées.

— Coucou Leslie.

— Bonjour Emmy, c'est la folie. Sandra est sur les dents !

Telle une lionne en cage, elle tourne en rond dans son bureau, l'oreille collée à son téléphone et hurlant sur son interlocuteur. Nous savons tous que quand elle aura fini de téléphoner, nous allons tous lui servir de défouloir. Elle ne supporte absolument pas les tire au flanc, les mous du genou et les traine-savates. C'est pourquoi, tout le monde essaie d'avoir l'air occupé et court dans tous les sens.

Pourtant, à son attitude, je vois qu'il y a quelque chose de différent. Habituellement elle a cette attitude de dictatrice sure d'elle, mais là... Je ne saurais pas dire d'où ça vient, elle paraît sur le point de se briser.

— Bonjour Emmy !

L'homme qui est près de moi me fait sursauter.

Sapristi !

Le visage souriant de Robert Walter illumine déjà ma journée.

— Bonjour Robert ! Tu vas bien ?

— Comme toujours ma petite Emmy, comme toujours !

Cet homme est un rayon de soleil à lui tout seul. Je suis certaine qu'on peut le lâcher dans n'importe quelle soirée mondaine new-yorkaise et il s'attire des tas d'amis en quelques minutes. Il est le sosie officieux de William Anderson et le remplace pour tous les shootings photo, les interviews, et même les salons. Si seulement les gens savaient que leurs fameux livres étaient dédicacés par le sosie de leur auteur préféré, ça les amuserait surement moins. D'autant que Robert n'a jamais écrit un seul roman de toute sa vie. C'est un ancien acteur de Broadway. Il apprend les textes du service communication à une vitesse incroyable et a un don fabuleux pour l'improvisation. Personne ne peut se douter que ce n'est pas lui l'auteur.

Malgré ses soixante ans, il dégage beaucoup de charisme. Il a ce côté souriant et solaire qui manque très certainement au véritable auteur. On ne peut pas écrire des choses aussi laides et avoir autant de gentillesse dans le cœur.



Aussi discrètement que possible, Robert me passe un petit coffret de dégustation de macarons, mon péché mignon. Il me fait signe de ne rien dire aux autres et m'offre un clin d'œil amical. Je crois que j'ai l'âge de l'une de ses petites filles et qu'il la gâte un peu à travers moi. De mon côté, j'avoue savourer chacune de nos rencontres car son attitude de papi gâteau me rappelle ma famille qui me manque tant. Lorsqu'il sourit, on ne peut ignorer qu'il a les dents du bonheur, mais ça lui va bien.

— Prête pour cette journée ?

— Oui ! Surtout que je suis en vacances à partir de ce soir. Je rentre à la maison pour une semaine. C'est bientôt mon anniversaire et ma famille a prévu une fête pour mes vingt-cinq ans.

Son regard s'assombrit d'un seul coup et il semble sincèrement peiné.

— Mince Emmy, si j'avais su, je t'aurais apporté un petit cadeau...

Sa réaction est touchante. Ses grands yeux bleus me laissent voir qu'il est sincèrement déçu de ne pas avoir prévu le coup avant.

— Eh bien, nous n'aurons qu'à aller boire un verre ensemble après la séance photo.

Le sourire que je lui connais si bien réchauffe mon cœur.

— La Team Anderson ! Départ maintenant ! On va au studio photo.

Tel de bons petits soldats, nous quittons l'open-space. Sandra est toujours dans son bureau, enfermée, à se ronger les sangs. Il est difficile de dire si c'est l'excitation des prises de vues ou bien le bonheur de mettre de la distance entre nous et le dragon, mais chacun part à une vitesse folle sans demander son reste.

Deux énormes monospaces nous attendent à la sortie du bâtiment et des paparazzis mitraillent Robert. Je me doute que c'est encore un coup des harpies qui ont vu là une belle occasion de faire parler de notre auteur.

Très professionnel, Robert se prête au jeu des journalistes, posant devant la porte du building et répondant, de façon très évasive, mais toujours très gentiment à leurs questions.

Puis il s'engouffre dans le premier véhicule. Au moment où je m'apprête à le rejoindre, l'une des harpies m'arrête dans mon élan.

— J'ai oublié le contrat signé du photographe, il faut que tu remontes le chercher.

— Mais pourquoi moi ?

— Parce que tout le monde est installé, et que toi, tu es encore debout. On devrait s'en sortir sans ton aide tu sais !

Dans la voiture, Robert, les trois harpies et la graphiste sont déjà installés. Nous aurions pu tous tenir dans un seul véhicule et je comprends bien vite qu'elles ont prémédité leur coup.

— Mais... Mais...

Mince, je n'ai jamais les mots qui me viennent !

Elle me claque sa porte au nez et le véhicule s'insère dans les méandres de la circulation.

Je me retrouve comme une poire, seule sur le trottoir. Face à moi, le deuxième véhicule m'attend. Quelle poisse !

Il faut que je reprenne tout le chemin inverse. Je sais déjà que pour me venger, je mangerai seule, dans mon Uber, mes quatre petits macarons et ça me redonne du baume au cœur.

Dès que j'arrive à l'étage, tout paraît plus calme. Le bureau est redevenu silencieux et le personnel semble à peine respirer, les yeux fixés sur le bureau de Sandra.

Sa porte est entrouverte et nous entendons toute la conversation.

— Non William ! Je t'ai prévenu, plus de retard... Je m'en fous ! On a un contrat et tu vas devoir t'y tenir... Quoi?... Bah je t'envoie quelqu'un pour régler le problème ! Je veux ton manuscrit dans moins d'un mois.

Nous nous regardons tous, les yeux écarquillés. On peut entendre les deux climatisations ronronner doucement.

Je m'approche doucement du bureau de l'équipe marketing, cherchant le dossier qui n'existe peut-être même pas. Je tente de ne faire qu'un avec le mobilier qui m'entoure. Je deviens une experte en camouflage et me fonds dans le décor comme jamais ça ne m'était arrivé avant, me découvrant des compétences inexploitées de ninja.

— Emmy ! Dans mon bureau !

Et merde !

Je suis en retard pour les photos de Robert, je n'ai pas le contrat du photographe et je vais me faire bouffer toute crue par une dragonne furieuse. Aucun doute, je suis dans la mouise jusqu'au cou.

Leslie me lance un regard désolé. Je sais qu'elle ne peut pas non plus me venir en aide. Je suis seule dans la galère. Les jambes tremblantes je m'approche de l'ancre du dragon. Mon cœur bat à toute vitesse, j'ai les mains moites et je crois que je vais vomir les spaghettis d'hier soir.

— Assise !

Aucune remarque ne me vient en tête pour lui faire remarquer que je ne suis pas un chien.

— Tu vois avec Mary pour organiser ton départ.

— Quoi vous me licenciez ? Mais... mais...

Elle souffle, exaspérée par ma lenteur d'esprit.

— Non, tu n'es pas virée ! Tu pars rejoindre William Anderson. Tu vas taper son manuscrit.

— Mais, Sandra, ce soir je suis en vacances, pour une semaine. Je vais rejoindre ma famille dans le Vermont pour fêter mon anniversaire...

Me lançant un regard qui serait capable de faire reculer le réchauffement climatique, elle s'installe à son bureau avec une lenteur effrayante.

— Tes vacances sont annulées. Tu avais déjà fait tes valises de toute façon, ça sera donc parfait pour aller à Skye. Dis-toi que c'est ton cadeau d'anniversaire offert par la boîte. Un beau voyage !

Tellement soufflée par cette annonce, je reste figée comme une dinde, bouche grande ouverte et bras ballants.

— Je dois y aller combien de temps ?

— Environ un mois.

Ma tête tourne, rien qu'à l'idée de me retrouver à travailler chez ce connard d'auteur, très certainement tueur en série dans son bled paumé.

— Pourquoi pas quelqu'un d'autre de plus qualifié ? Je suis community manager, ma spécialité n'est pas la saisie...

Rien que ma présence semble l'agacer au plus haut point.

— Je t'envoie TOI parce que toutes les autres sont utiles ! Toi, je peux te remplacer par le premier stagiaire que je tirerai au sort dans la pile de dossiers que tu vois là.

Les larmes au bord des yeux, je tente de calmer mes émotions sur le point d'exploser. Comment peut-on être une connasse pareille ? Je ne lui ai rien fait ! Mais évidemment, je ne trouve rien à redire.

— Et Skye, c'est une ville près de New-York ?

Soudainement prise d'une hilarité incontrôlable face à ma méconnaissance de cette ville. Je crois que je ne l'ai d'ailleurs jamais vue rire avant ce jour.

— Mais ma petite, Skye, ça n'est pas une ville, mais c'est une île et ça n'est pas aux États-Unis ! C'est en Écosse !

Autour de moi, j'ai l'impression que le monde cesse de tourner.

— Vois avec Mary pour les formalités de ton trajet, je ne suis pas une agence de voyage non plus ! Et n'oublie pas de prendre l'un des ordinateurs portables du bureau.

Sous le choc, je me retrouve à sortir du bureau de Sandra, je me demande même si ça n'est pas elle qui vient de me sortir en me poussant hors de son antre sacré.

Devant moi, Mary, sa secrétaire de direction m'invite à la suivre avec un air contrit.

— Je suis désolée Emmy...

Elle tire une chaise pour que je m'assoie à ses côtés.

— Je vais avoir besoin de ton passeport pour réserver l'avion. Comme tu y vas pour moins de quatre-vingt-dix jours, tu n'auras pas besoin de visa. Rassure-moi, tu as bien un passeport ?

Complètement choquée par ce que je viens de vivre, je n'arrive même plus à reprendre pied.

— Emmy ? Tu as un passeport ? Au pire, je crois que je peux réussir à t'en faire faire un en vingt-quatre heures en glissant un gros billet à une connaissance...

Une main se pose sur mon épaule. Je crois reconnaître Leslie.

— ça va aller ma puce... Tu as de la chance, tu vas le voir en vrai...

Mary sursaute réalisant soudain qu'elle a des papiers à me faire signer.

— Mince ! Le contrat de confidentialité ! C'est sûr, elle va vouloir que tu le signes... Mince, j'en ai un exemplaire vierge quelque part... Ah le voilà !

Elle glisse devant moi le document, que je signe machinalement.

— Leslie, tu sais si elle a un passeport ?

— Oui, elle en a un, nous avons comparé nos photos d'identité. Emmy, tu m'autorises à aller chercher ton passeport dans ton sac pour Mary ?

Je secoue mollement la tête. J'ai l'impression d'assister à un film, très mauvais de surcroît.

— Ça va aller Emmy, c'est juste quelques semaines... Et ça sera peut-être comme passer des vacances avec Robert Walter...

Même elle n'y croit pas une seconde.

— Je t'ai trouvé un vol. Neuf heures de voyage avec une escale. Tu pars ce soir à 21 h de l'Aéroport international de Newark-Liberty, un taxi viendra te chercher chez toi. Ne prends pas une trop grosse valise tu es limitée en poids, ça te fera arriver vers 9 h du matin à Dublin, heure locale évidemment, tu auras une heure pour te dégourdir les jambes, et tu reprends un vol vers Glasgow et tu devrais arriver vers 11 h du matin.

Elle débite les choses si rapidement que je ne capte rien de cette discussion. Elle me note tout sur un bout de papier.



— Je crois que tu vas pouvoir rentrer chez toi maintenant...

Décidément, mon cerveau pédale dans la choucroute. Je ne comprends même pas pourquoi elle veut que je rentre chez moi.

— Tu dois faire tes bagages Emmy... Tu as un vol, ce soir à 21 h... Tu n'as pas l'air dans ton assiette, attends, je t'appelle un taxi pour rentrer c'est plus sûr.

Comme si j'étais en mode pilote automatique, j'ai pris mes affaires, je suis montée dans le taxi qui m'attendait et je suis rentrée à l'appartement. À peine ai-je le temps de déposer mon sac que Matthew m'accueille.

— Emmy ? Comment ça se fait que tu rentres maintenant ? T'as une sale tête !

Me serrant dans ses bras, mes émotions lâchent d'un seul coup. Je fonds en larmes, morvant allègrement sur son teeshirt. Des phrases incompréhensibles sortent de ma bouche et pourtant, il me répond de petits « oh là là », « c'est pas gentil », « ma pauvre Emmy ».... Je ne suis pas certaine qu'il ait capté tout ce que je lui ai dit, tout ce que je sais, c'est que je me retrouve assise auprès de lui dans le canapé, une tasse fumante dans les mains, tout en dévorant les macarons de Robert.

Je n'ai même pas son numéro de téléphone pour le prévenir que je dois partir chez son sosie, enfin le vrai lui, ou plutôt le faux lui... C'est trop compliqué dans ma tête à cet instant.